

Kurzanzeigen = Annonces sommaires

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Vox Romanica**

Band (Jahr): **44 (1985)**

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

<http://www.e-periodica.ch>

Kurzanzeigen - Annonces sommaires

JEAN DAVID et GEORGES KLEIBER, *La notion sémantico-logique de modalité*, Colloque organisé par la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Metz, Centre d'analyse syntaxique (5-7 novembre 1981), *Actes*, Paris (Klincksieck) 1983, 205 p. (*Recherches linguistiques* 8).

On sait, que, malgré l'intérêt qu'elles portent aux problèmes langagiers, la linguistique et la logique se sont longtemps développées indépendamment l'une de l'autre. Depuis une quinzaine d'années cependant les contacts se multiplient. En France, le Centre d'Analyse Syntaxique de l'Université de Metz a le mérite de réunir régulièrement logiciens et linguistes autour d'un sujet qui représente un intérêt théorique pour les deux disciplines. C'est ainsi qu'un colloque sur la modalité s'est tenu à Metz en 1981; les contributions présentées à cette occasion se trouvent dans ce volume. Elles montrent que l'intégration des deux disciplines est encore loin d'être complète. Cette constatation m'a permis de distinguer deux groupes d'articles, ceux qui sont de nature purement linguistique ou purement logique et ceux, moins nombreux, où les méthodes des deux disciplines sont appliquées à décrire et à résoudre les problèmes que pose la modalité.

Dans le premier groupe, on trouve, du côté de la logique, les contributions de J.-L. Gardies, qui constate qu'un critère strictement syntaxique n'est pas capable de définir la notion de modalité, de G. Stahl, qui propose une classification, très globale, des modalités ontiques, spatio-temporelles, épistémiques et déontiques. On peut rattacher également à ce groupe les articles de G. Kalinowski, qui propose une approche aristotélicienne de la logique modale, et de J.-M. Zemb, qui défend la tripartition de la phrase en thème, rhème et phème. Du côté 'purement linguistique', on trouve les articles de B. Pottier et de K. Heger qui proposent des classifications onomasiologiques de la modalité. On peut encore mettre dans cette catégorie l'article de J.-C. Lejosne sur le phénomène de la surmodalisation en afrikaans.

Les articles du second groupe ont en commun, comme je l'ai dit, le fait que leurs auteurs utilisent des notions logiques pour résoudre certains problèmes sémantiques que posent les expressions modales en français. Ainsi, R. Martin, dont la contribution ne se trouve que sous forme de résumé dans ce recueil, analyse les différents emplois du subjonctif à l'aide des notions de monde possible et d'univers de croyance. Dans un autre article, Chr. Rohrer s'attaque au problème des constructions conditionnelles introduites par *si* et notamment à la délimitation du champ de la négation et de celui des opérateurs de modalité et de temps. Il conclut que les constructions conditionnelles ne forment pas une unité et qu'on doit les analyser d'une part à l'aide de l'implication matérielle et d'autre part à l'aide de l'opérateur contrafactuel dont certaines caractéristiques sont précisées à la fin de l'article. J.-P. Sueur aborde dans sa contribution la question de l'ambiguïté des verbes *pouvoir* et *devoir*. L'auteur propose, entre autres, de décrire les emplois de *devoir* à l'aide de l'opérateur logique de nécessité. Il n'y réussit que très partiellement du fait que, à mon avis, il ne distingue pas assez rigoureusement les différents types de logique (épistémique, modale, déontique). Un des articles les plus intéressants de ce recueil est sans aucun doute celui de G. Kleiber. Il analyse dans son article l'emploi 'sporadique' du verbe *pouvoir* dans des expressions comme *Les Alsaciens peuvent être obèses* et *Jean peut être odieux*. L'auteur montre de façon convaincante qu'ici le verbe *pouvoir* a la fonction du quantificateur existentiel ('il y a au moins un ...'). Il montre aussi que l'emploi sporadique se distingue des autres emplois de *pouvoir* par le fait

que la règle de conversion complémentaire ('il est possible que p' implique 'il est possible que non p') ne s'applique pas dans ce cas. L'auteur constate enfin que *pouvoir* reste, dans cet emploi aussi, de nature modale, entre autres par le fait qu'il ne peut quantifier que des cas non-spécifiques (génériques).

Comme l'application à des problèmes concrets et la discussion d'autres propositions manquent souvent dans les articles du premier groupe, il n'est pas toujours aisé de voir dans quelle mesure ils pourraient contribuer à résoudre les problèmes sémantiques que pose la modalité. Aussi le principal intérêt du recueil semble-t-il résider dans la façon dont les articles du second groupe montrent quel profit la sémantique des langues naturelles peut tirer de l'application coordonnée des méthodes et des instruments développés dans les deux disciplines.

Co Vet



LORENZO RENZI, *La linguistica italiana oggi. Tendenze, centri, metodi. Un panorama bibliografico*, Innsbruck 1984, 48 p. (*Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft, Vorträge und Kleinere Schriften* 34).

Da una conferenza tenuta all'inizio del 1983 all'Università di Innsbruck è stato tratto questo agile schizzo che, in tre sedicesimi per quasi metà occupati dalla bibliografia, condensa una panoramica rapida ma ricca di informazioni su alcune delle tendenze che contrassegnano l'odierna «linguistica dell'italiano» (p. 9). La sintesi si articola in cinque punti: uno sguardo alle diverse direzioni di ricerca (dalla linguistica generale alla dialettologia alla lessicografia); un cenno all'organizzazione degli studi e ai centri di ricerca della linguistica italiana (non senza un paragrafo dedicato a «Personalità di spicco»); una lista dei principali temi e problemi di grammatica italiana, suddivisa in «Sintassi» (l'ordine delle parole, pronomi, problemi verbali, la frase relativa, ecc.), in «Semantica» (deissi e «espressione della riverenza»), in «Morfologia», in «Fonetica e fonologia» (con spazio a fenomeni di interrelazione fra i livelli, come il «raddoppiamento fonosintattico»); un accenno alla sociolinguistica (compresa l'educazione linguistica); e la bibliografia, che arriva quasi a 300 titoli.

Tentativi di bilancio di questo genere sono per loro natura inevitabilmente destinati, quando non vogliono limitarsi al mero elenco bibliografico, ad essere segnati dai gusti e dalle idiosincrasie dell'autore; il che conferisce loro anche il dovuto 'sale'. Tenuto conto di questo, è encomiabile la quantità e l'obiettività di informazione che Renzi riesce a dare: unita alla ragionevolezza dei giudizi espressi, farà senz'altro perdonare qualche omissione apparentemente di non poco peso, in anni che «hanno segnato un'enorme crescita quantitativa della attività linguistica in Italia» (p. 7).

Gaetano Berruto



GUNVER SKYTTE, *La sintassi dell'infinito in italiano moderno*, København (Munksgaards Forlag) 1983, 2 vol., 579 p. (*Revue Romane numéro supplémentaire* 27).

Ancora una volta la linguistica italiana deve a uno studioso di formazione centro- o nordeuropea un poderoso contributo monografico. Gunver Skytte, allieva di K. Togeby e rappresentante di quella scuola danese che con Schmitt Jensen si è già particolarmente segnalata nel campo della grammatica italiana (in specie per quel che riguarda la sintassi del verbo), presenta il frutto di anni di studio e di ricerca in un lavoro che «si propone di dare una descrizione dell'uso dell'infinito nell'italiano moderno» e di «passare in rassegna e spiegare tutte

le varie combinazioni in cui l'infinito appare» (p. 15), basandosi su un *corpus* di più di cinquanta opere in prosa contemporanee (oltre a vari numeri di quotidiani e periodici), analizzato con un metodo che l'autrice stessa definisce ispirato ai due «principi dell'*immanenza* e dell'*empirismo*» (p. 15).

Dopo aver definito l'infinito come «una forma non-finita del verbo, composta da radice verbale + flessivo non-finito -re», con la doppia caratteristica di poter «formare un sintagma verbale, cioè di subordinare (...) membri dipendenti dalla funzione verbale» e di avere «funzione nominale», che «si distingue dalle altre forme non-finite per la sua neutralità davanti all'aspetto e per la sua funzione nominale estesa che gli permette di apparire in tutte le posizioni della frase, esclusa quella del nucleo» (p. 24), l'autrice passa meticolosamente in rassegna tutti i costrutti in cui compare l'infinito, non rinunciando a servirsi, quando sia opportuno, anche di esempi «costruiti», oltre a quelli del suo *corpus*. Una prima serie di capitoli è dedicata ai casi in cui l'infinito è in posizione frasale subordinata: verbo + infinito (la cui trattazione occupa più di metà dell'opera, estendendosi in tutto il primo volume e in parte del secondo), aggettivo + infinito, sostantivo + infinito, infinito come avverbiale di frase, preposizione + infinito. Seguono tre capitoli di analisi dei casi in cui l'infinito forma una frase nominale (che presuppone un «membro verbale reggente non-espresso», p. 36), a seconda che si tratti di una frase nominale principale, una frase nominale subordinata, o un infinito in funzione di apposizione. L'ultimo capitolo studia l'infinito sostantivato.

La modalità dell'impiego dell'infinito in italiano contemporaneo, e la struttura dei costrutti che lo contengono, vengono così sviscerate in tutti i loro aspetti, dandoci una monografia doviziosa di materiali, lussureggiante di esempi, ricchissima di annotazioni e di sottocategorizzazioni, molto legata ai fatti 'istituzionali' ma anche non aliena dalle prese di posizione personali, spesso convincenti, su questo o quel singolo problema; con interessanti *excursus* su fatti come il rapporto fra verbo modale e infinito, la posizione dei pronomi atoni nei costrutti verbo + infinito, la funzione dell'articolo davanti all'infinito, ecc. L'impianto metodologico usato dall'autrice è fondamentalmente neo-strutturalista e legato a categorie funzionali 'di superficie', pur se non mancano sistematiche osservazioni sulla semantica dei vari costrutti indagati. Nel complesso, una monografia assai benvenuta.

Gaetano Berruto



Italienische Studien, Jahresschrift, 6 (1983); 7 (1984).

La rivista *Italienische Studien* (cf. *VRom.* 42 [1983], 311-312) continua a dedicare metà del suo spazio alla letteratura e metà alla linguistica, accogliendo lavori di romanisti italiani e germanofoni. Nel numero 6 meritano segnalazione fra gli altri i seguenti contributi: E. Guagnini, «Il dibattito su letteratura e scienza nel Settecento: il poema didattico», p. 47-72, che fa il punto sul genere didattico nella poesia italiana del Settecento; E. Kanduth, «Giorgio Bassanis *Il giardino dei Finzi-Contini* im Spiegel der Varianten», p. 105-123; G. A. Plangg, «Kontextsensitive Komposita in der italienischen Werbung», p. 129-135, che tratta in special modo dei composti verbo + nome come *giratubi*, *sezionaformaggio*, *lavatutto* ecc.; H.-J. Wolf, «Zählen auf sardisch: Ererbtes, Analogisches und Entlehntes», p. 149-164. Interesse informativo hanno anche una nota di G. Nencioni su «L'accademia della Crusca ieri e oggi», p. 125-128, e soprattutto (per quanto non scevro di mende nella documentazione) il resoconto di J.-J. Marchand su «L'insegnamento dell'italiano nelle Università svizzere: un'indagine storico-statistica», p. 165-185, e la rassegna di D. Messner, «Friaulisch: Ein historischer Überblick», p. 137-148.

Nel numero 7 troviamo fra l'altro: A. Gier, «Ludovico Ariostos *Orlando Furioso* [sic]: die Dichtung des Sowohl-Als auch», p. 5-21; L. Ricaldone, «Il dibattito sulla donna nella letteratura patriottica del Triennio (1796-1799)», p. 23-46; H. Hudde, «*Ich will das hölzerne Bengele wiederhaben!* Collodis Pinocchio: Ende und Nachleben», p. 47-62; R. Baehr, «Der österreichische Beitrag zu den deutschen Übersetzungen der *Canti* von Giacomo Leopardi», p. 115-125; F. Rainer, «Die Substantivierung 'menschlicher' Adjektive im Italienischen», p. 141-150; E. Radtke, «Der Gebrauchstext *Hotelprospekt* als Gegenstand der Übersetzungswissenschaft (anhand deutsch-italienischer Beispiele)», p. 151-171 (con interessanti annotazioni su questo tipo di testo, sinora poco studiato). Nella sezione «Berichte» compaiono la rassegna di H. Heinze sull'italianistica nella DDR e un intervento di H.-H. Christmann e W. Hirdt sull'italianistica nelle Università della Germania Federale nel semestre invernale 1983-84. Nel complesso, questi ultimi due fascicoli confermano la funzione di ponte fra l'italianistica delle due parti del Brennero che la rivista è andata in breve tempo assumendo, e recano una messe di interessanti informazioni (grazie anche allo spazio sempre maggiore lasciato alla sezione di recensioni).

Gaetano Berruto



L'Italia dialettale 45 (1982); 46 (1983).

G. B. Pellegrini apre il fascicolo 45 della rivista fondata da Cl. Merlo con delle «Osservazioni di sociolinguistica italiana» (p. 1-36) in cui, prendendo spunto da critiche a alcuni lavori di J. Trumper, si rivendica alla dialettologia italiana un compito ancora prevalentemente «archeologico», con «studi condotti in primissima linea secondo i canoni del metodo storico-comparativo» (p. 3). Il metodo è molto ben rappresentato nel volume, che contiene fra l'altro: G. Macciocca, «Fonetica e Morfologia [sic] di *Le miracole de Roma*», p. 37-123; due note di F. Fanciullo in margine alle glosse volgari del codice criptense Gr. Z. α IV (ove si migliorano interpretazioni fornite da L. Melazzo nella sua edizione) e sull'etimologia di alcuni termini dialettali meridionali; e due frammenti di vocabolari dialettali, rispettivamente di Monte Argentario-Isola del Giglio, di P. Fanciulli, e di Carrara, di L. Luciani, che vengono pubblicati a puntate (com'è lunga tradizione della rivista). T. Bolelli interviene a sua volta per precisare l'etimologia del toponimo *Aulla* e quella di *carnevale*, e C. A. Mastrelli apre nuove prospettive sull'origine di *subbugliare*, *subbuglio*.

Nel numero 46 troviamo, oltre alle puntate successive dei due vocabolari del Luciani e del Fanciulli, A. Santangelo, «Tra lingua e dialetto. Lettere di un canonico venosino del XVI secolo», p. 1-67 (con materiale molto interessante per la ricostruzione dell'italiano comune e regionale del passato); C. Giovanardi, «Una redazione quattrocentesca del *Libro della natura degli animali*», p. 69-152 (con ricco commento linguistico). L. Melazzo e F. Fanciullo intervengono nuovamente, con reciproche puntualizzazioni, sui punti critici del glossario del codice Gr. Z. α IV, e P. Poccetti esamina il tipo toponomastico *Pesco* nell'Italia centro-meridionale.

Gaetano Berruto



Raffaele da Verona, *Aquilon de Bavière, Roman franco-italien en prose (1379-1407)*. Introduction, édition et commentaire par PETER WUNDERLI, vol. 1/2, Tübingen 1982 (*Beih. ZRPh.* 188/189), LXII et 859 p. + deux fac-similés.

Tout juste un siècle après l'article d'Antoine Thomas dans la *Romania* de 1882, où *Aquilon de Bavière* était pour la première fois analysé, voici l'édition intégrale de ce dernier texte de la

littérature épico-romanesque franco-italienne. Longtemps négligé, *Aquilon* a récemment fait l'objet de plusieurs études, de sorte que l'édition «princeps» arrive au bon moment. Elle est faite d'après le seul ms. complet, le Vat. Urb. lat. 381. M. Wunderli avait publié auparavant les fragments du ms. Paris, BN nouv. acq. fr. 22389 [*ZRPh.* 96 (1980), 489-505]. En 1979 a en outre paru une édition du livre V par les soins de V. Bertolini et A. M. Babbi, deux érudits italiens à qui on doit plusieurs articles sur des aspects particuliers d'*Aquilon*. En France, ce fut Régine Colliot qui, à la suite de ses études sur *Berte aus grans piès*, s'intéressa de nouveau à ce texte, et présenta au Congrès Rencesvals de Liège de 1976, une analyse littéraire de quelques aspects de la thématique carolingienne du roman de Raffaele da Verona. P. Wunderli a rassemblé dans l'introduction à son édition tous les renseignements bibliographiques utiles. L'érudit suisse a en outre publié un article intitulé «Germanisch-romanische Interferenzen im *Aquilon de Bavière*» [*Annali della Facoltà di lettere e filosofia dell'Università di Napoli XXV*, n.s. XIII (1982-1983) 79-98], un autre sur le problème de l'auteur [ici-même 43 (1984) 81-84], ainsi qu'une étude sur «Roland théologien dans l'*Aquilon de Bavière*», dans les *Actes du IX^e Congrès International de la Société Rencesvals pour l'Étude des Épopées Romanes*, Modena, 1984, p. 759-781. Tout ceci nous fait attendre avec impatience la parution du volume III de l'édition, qui contiendra le commentaire, le glossaire, un index des noms propres ainsi qu'une étude de la langue.

L'édition, précédé d'une substantielle introduction, est très soignée. Les principes qui ont guidé l'éditeur sont clairement exposés, de sorte que le texte est non seulement très lisible, mais offre aussi une base sûre pour l'analyse linguistique. Il faut savoir gré à M. Wunderli d'avoir offert aux romanistes ce roman épique volumineux (plus de 850 pages!). L'édition suscitera sans doute d'autres études sur la langue hybride, sur l'évolution des thèmes et des personnages épiques (la *Stoffgeschichte*), ou sur les implications idéologiques (le *Sitz im Leben*). Elle permettra aussi d'étudier enfin l'art de l'auteur, qui semble avoir travaillé à son texte pendant vingt-huit ans. On trouve dans l'univers touffu et hautement fantaisiste d'*Aquilon* bien des passages «réalistes», p. ex. dans le domaine de la tactique militaire et de l'armement. Si la morale des personnages semble parfois assez déconcertante, on ne manquera pas d'apprécier la richesse et la variété des dialogues. Il faudrait peut-être lire le texte à haute voix pour se rendre compte que Raffaele sait parler.

Marc-René Jung



R. KROLL, *Der narrative Lai als eigenständige Gattung in der Literatur des Mittelalters*, Tübingen (Niemeyer) 1984, 234 p. (*Beihefte zur ZRPh.*, Bd. 201).

Ce petit livre - dissertation de l'université de Gießen 1983 - est bienvenu, onze ans après *Die Lais* de K. Ringger, qui l'a précédé dans la même collection (no. 137) et auquel l'attachent des liens venant de leur contraste même. Ringger étudiait en particulier (dans une perspective critique assez traditionnelle) les douze lais de Marie de France en tant que constituant un genre. Le corpus considéré par R. K. est beaucoup plus large: il embrasse, avec Marie de France et au-delà d'elle, vingt-quatre autres textes, soit auto-désignés du terme de *lai* (du *Lai d'Aristote* au *Lai de l'Oiselet*), soit communément rangés, en raison de leur brièveté et de leur esthétique narrative, avec ceux-ci (ainsi, *Piramus et Tisbê*). La question du genre prend dès lors une ampleur et une complexité que, restreinte à Marie de France, elle ne peut avoir. En ne se limitant pas même aux lais dits bretons, R. K. élimine l'élément proprement thématique, au sens le plus étroit du mot, perturbateur dans ce genre de recherche. Elle oriente ainsi, par son choix initial, l'attention de son lecteur dans la perspective formaliste qui est la sienne.

J'avoue, en abordant cette lecture, avoir eu quelques craintes sur ce point: après avoir longtemps professé moi-même beaucoup d'intérêt pour l'analyse structuraliste des textes médiévaux, j'en suis bien revenu, et redoutais certaines naïvetés. R. K. s'en est habilement tirée, et son ouvrage, sans surcharge technique inutile, éclaire avec quelque rigueur un secteur caractéristique de la poésie du XII^e siècle français. Son dessein, déclaré par le sous-titre du livre (*Zum Strukturprinzip der Aventure in den Lais*), est d'examiner précisément le fonctionnement (au sens où l'on emploierait ce terme à propos d'une machine en mouvement) de l'*aventure*.

Je déplore à ce propos (tout en l'excusant) le fait que R. K. n'ait pas eu connaissance (elle ne le cite ni ne l'insère dans sa Bibliographie) de la belle et riche étude publiée par P. Lakits en 1966 sur *La châtelaine de Vergi* et les récits brefs de la fin du XII^e siècle, dont plusieurs lais, perçus du point de vue de la notion d'*aventure*. Parue dans les *Studia romanica* de l'université de Debrecen, en Hongrie, cette étude, dont l'auteur est mort prématurément peu après, n'a pas eu le retentissement qu'elle méritait. Toujours est-il que, dans un langage plus exigeant et influencé par quinze années d'évolution des recherches, R. K. se situe dans la ligne jadis dessinée par Lakits.

Elle procède successivement à deux approches, partant d'interrogations à la fois différentes et articulées l'une sur l'autre: la première moitié environ de l'ouvrage décrit les éléments structurels permettant le fonctionnement efficace de l'action narrative: motivations de celle-ci, actualisation du conflit, modèles de solutions. On saisit, dans cette progression, l'écho de Propp ou, plus près de nous, de Cl. Bremond. R. K. a su extraire de cette sémiologie des notions opératoires qu'elle me semble dominer. La seconde moitié du livre (que la pensée de Greimas n'est pas sans avoir influencée) considère les liens organiques attachant les structures d'action à une certaine axiologie, celle-ci déterminée par divers choix idéologiques. Les p. 138-157 me paraissent spécialement éclairantes, par l'analyse qu'elles présentent de l'opposition dynamique entre une structuration profonde de type binaire et des structures de surface ternaires: d'où un «jeu» incessant, dont résulte l'extrême diversité de textes par ailleurs étroitement apparentés.

Une dizaine de pages présentent en conclusion une réflexion (moins originale) sur le thème: genres et système social.

Paul Zumthor



Lais anonimi bretoni dei secoli XII e XIII, a cura di WALTER PAGANI (Università degli studi di Pisa, Dipartimento di lingue e letterature romanze), Pisa (Servizio editoriale universitario) 1984, LVI + 305 p.

Übernimmt die Texte der elf Lais (*Graelent, Guingamor, Desiré, Tydorel, Tyolet, Espine, Melion, Doon, Trot, Lecheor, Nabaret*) in photomechanischer Wiedergabe aus der Edition von Prudence Mary O'Hara Tobin (*Les lais anonymes des XII^e et XIII^e siècles*, Genève 1976). Knappe Einleitung (p. IX-XXI) zur Gattung Lai, zu Marie de France und zur Thematik der elf Texte; umfangreiche Bibliographie (p. XXIII-LVI), die über diejenige der Ausgabe Tobin (dort p. 401-411) hinausgeht. Das eigentlich Neue an dieser Publikation sind die italienischen Übersetzungen der Texte, die dem Nicht-Muttersprachler gelungen scheinen und eine nützliche Verständnishilfe darstellen.

Albert Gier



P. DEMBOWSKI, *Jean Froissart and his Meliador*, Lexington (French Forum) 1983, 196 p.

Il y a un demi-siècle on eût jugée héroïque mais tant soit peu dérisoire la tentative de P. D., de reprendre et réévaluer l'un de ces interminables romans de basse époque, tenus jadis par nos maîtres pour ennuyeux, filandreux et plats. Nous n'en sommes plus là, et nous savons aujourd'hui que la vérité (c'est-à-dire la valeur) d'une œuvre dépend du regard qu'on jette sur elle: le lecteur, dans une grande mesure, la recrée; seule la sympathie qu'il éprouve pour ce vieux texte lui permet d'opérer cette merveille, fût-ce pour un bref instant ... Mais n'est-ce pas là l'essentiel et le fondement de toute critique? P. D. aime «son» texte, cela saute aux yeux et lui vaut aussitôt, ainsi qu'à son livre, l'adhésion du lecteur. Il s'est imposé (il s'en explique dans une brève conclusion, digne du maître qu'il est) de présenter le roman de Froissart en lui-même, à l'abri des présupposés d'une certaine histoire littéraire: *Méliador* n'est ni une imitation (de Chrétien de Troyes ou de tel autre) ni un précurseur (de *Don Quichotte* ou de *l'Orlando furioso*): ou plutôt, s'il l'est, cela n'importe pas ici: il existe, en son temps, dans le contexte de l'œuvre abondante d'un auteur très mêlé à l'aventure politique et militaire de cette fin du XIV^e siècle, et qui - pour des raisons à élucider - a voulu précisément nous dire *cela*, en un discours dont la tradition alors vivante lui fournissait les éléments: «du beau mestier», comme déclara Gaston Phébus!

Ce long récit de 30 000 vers, farci de près de 80 poèmes lyriques du duc Wenceslas de Luxembourg, est de bout en bout une *célébration*, dans le sens donné au mot par K. Uitti. Froissart projette l'histoire de Méliador et d'Hermondine - et, symboliquement, toute l'Histoire - dans l'âge mythique d'un royaume arthurien encore près de sa pure origine, tel que l'avait conçu le prophète Merlin, avant la chute, avant que ne l'aient souillé péchés, amours coupables, refus d'aventure, trahisons, toute cette matière tragique emplissant les cycles en prose des XIII^e et XIV^e siècles. Alors que, depuis plusieurs années, l'intérêt des médiévistes s'est ranimé pour Froissart chroniqueur et poète, on peut s'étonner que personne avant P. D. n'ait été tenté de relire ce texte. Nous disposons, des rondeaux, ballades, dits, débats, poèmes allégoriques, et de la première partie des *Chroniques*, de bonnes éditions récentes (publiées chez Klincksieck et surtout chez Droz): pour *Méliador*, force est de recourir à la presque centenaire édition Longnon, qui décourage visuellement la lecture. L'un des mérites du livre de P. D. est d'inspirer le vif désir d'une réédition plus aimable.

P. D. insiste sur l'identité idéologique de ce récit et des *Chroniques*. L'un et les autres, à la fois, magnifient les hauts faits d'armes et s'enracinent dans l'événement: ce dernier, dans *Méliador*, est l'objet d'une transposition qui l'emblématise, mais en retient la littéralité essentielle. L'interprétation de P. D. sur ce point implique que Froissart, préoccupé, comme beaucoup de ses contemporains par l'apparente faillite de l'idée de croisade, avait misé sur les chevaliers teutoniques. *Méliador*, à sa manière très indirecte, rappellerait ainsi à ses lecteurs chevaleresques la nécessité des expéditions de Prusse. Hypothèse séduisante dans sa fragilité, mais bien articulée sur les autres éléments d'où procède le «sens» (titre d'un chapitre) d'un récit qui pose la question: pourquoi la chevalerie? à quoi bon une telle dépense de vertu?

Ce sont là les interrogations que soulève P. D. après avoir consacré la partie centrale (p. 60-104) de son livre à une remarquable analyse narrative et stylistique. Cette analyse à son tour est précédée d'une claire remise en perspective (p. 25-58) de la vie de Froissart et de l'ensemble de son œuvre. Trente-trois pages de notes serrées fournissent un matériel d'information apparemment exhaustif.

Paul Zumthor



J. KOOPMANS, *Quatre sermons joyeux*, édition critique de J. K., Genève (Droz) 1984, 120 p.

Cette édition de quatre courtes pièces en vers, conçue (si l'on interprète les demi-confidences de J. K.) à l'instigation de J. Cl. Aubailly, s'inscrit dans la ligne des travaux de celui-ci, attaché à une réévaluation (aux yeux de certains, une réhabilitation) des genres monologués et dialogués de la fin du moyen âge: des textes généralement tenus pour mineurs, et qui le sont en effet d'un point de vue «littéraire» moderne, mais dans lesquels se perçoit mieux que partout ailleurs la fondamentale *théâtralité* de notre vieille poésie. C'est dans la même perspective que se situait, en 1983, l'ouvrage de A. Pulega, *I sermoni in versi e l'Arlabacca*, publié par l'Istituto universitario di Bergamo. Pulega traitait de quatre textes destinés à provoquer une méditation de la mort. Ceux de J. K. constituent des parodies de «sermons en vers» sérieux.

Quelques pages d'introduction situent cette parodie par rapport à l'ensemble des manifestations festives burlesques de l'Eglise médiévale, et en signalent très brièvement les procédés. Des quatre textes publiés, trois ont fait l'objet d'impressions au XVI^e siècle; tous ont été repris au XVIII^e par le compilateur du manuscrit BN fr. 14746 («Sermons joyeux»). J. K., s'appuyant, pour l'essentiel, sur les considérations de A. Picot, en date la composition d'une époque allant de 1500 à 1520. Pour l'établissement du texte, il a traité séparément chaque sermon et n'hésite pas à trier, parmi les témoins (de quatre à huit pour chacun) ce qui lui paraît le plus «satisfaisant». On pourrait discuter ce point de vue. Du moins, l'éditeur n'a pas pris sur lui de corriger les nombreuses «fautes» de versification et de rime: indice, à mon avis, moins de négligence que de la prédominance des effets de voix dans la performance du texte. La tradition du second sermon, le «Sermon joyeux des frappe-cul» fournissant trop de divergences, J. K. donne, en marge de son édition critique, une version irréductible, qui fut imprimée en 1599 dans les œuvres de Guillaume Coquillard.

Notes; table des noms; lexique ultra-sommaire. En appendice, le texte modernisé imprimé en 1752 d'un sermon joyeux en prose «De saint Bacchus», de thème identique à celui du premier des sermons en vers ici publiés.

Paul Zumthor



JÜRGEN ESCHMANN, *Texte aus dem «français parlé»*, Mit einem Geleitwort von FRANZ JOSEF HAUSMANN, Tübingen (Gunter Narr) 1984, 103 p. (*Tübinger Beiträge zur Linguistik* 257).

An publierten Corpora gesprochener französischer Sprache herrscht Mangel – das stellen F. J. Hausmann und J. Eschmann einhellig fest (p. 7, 9). Das schmale, verhältnismäßig erschwingliche (und nicht zuletzt deshalb auch als Textbasis für Lehrveranstaltungen geeignete) Heftchen macht jetzt neun Beispiele zugänglich, die (bis auf zwei vom Herausgeber selbst, cf. p. 12) in der Zeit zwischen 1968 und 1972 aufgenommen wurden; in mehreren Texten wird auf die Maiunruhen von 1968 Bezug genommen. Alter, Beruf, Bildungsstand usw. der Sprecher sind breit gestreut, und auch die Kommunikationssituationen sind sehr unterschiedlich: Eine Studentin berichtet, wie sie die Ereignisse des Mai '68 erlebt hat, nahezu ohne vom Interviewer unterbrochen zu werden (Text 1, p. 18–22); zwei Frauen und ihre beiden sechzehnjährigen Töchter unterhalten sich (sehr angeregt) über Alltagsthemen, wobei auch Ferienphotos betrachtet werden (Texte 2/3, p. 24–33, 36–41); drei Schüler sprechen mit dem Interviewer über ihre Lehrer und anderes (Text 4, p. 44–57); der Funksprechverkehr von Omnibusfahrern mit der Zentrale wird abgehört (Text 5, p. 60–71); ein Landwirtschaftsingenieur berichtet (nur durch gelegentliche Verständnisfragen unterbrochen) über die Rinderzucht (Text 7, p. 82–86); zwei ältere Frauen aus dem Département

Haute Loire lassen Patois-Elemente in ihr Französisch einfließen (Text 8, p. 88-94); und anderes mehr. Je lebhafter das Gespräch verläuft, um so interessanter wird es in linguistischer Hinsicht, aber umso häufiger sind auch nicht oder kaum verständliche Stellen auf den Tonbändern (cf. p. 11), ebenso wie Äußerungen, die keinen rechten Sinn ergeben, was freilich der sprachlichen Auswertung nicht im Wege steht. - Die Transkription ist orthographisch, nicht phonetisch oder phonologisch (cf. p. 13); nicht ausgesprochene Laute, die Liaison und andere Besonderheiten werden eindeutig kenntlich gemacht, ohne daß die Lesbarkeit beeinträchtigt wäre (cf. p. 13s.).

Der Benutzer kann nach seinen jeweiligen (morphologisch, syntaktisch oder lexikalisch ausgerichteten) Interessen auf die Suche nach für die gesprochene Sprache typischen Zügen in den Texten gehen; fündig werden wird er wohl immer: Cf. z. B. das Präfix *re-* in Verbindung mit einem Ortsnamen (im Sinne von: «hier sieht man noch einmal...», p. 28); Konstruktionen wie *Faire un appel pour si un chauffeur l'a en sa possession quoi* (p. 62), wo möglicherweise einfach (*pour*) *savoir* ausgefallen ist, aber *pour si* könnte auch eine Bedeutung wie «für den Fall, daß» haben; etc. etc. Natürlich ergibt das hier zugänglich gemachte Material nicht die Lösung aller Probleme, aber es bietet Gelegenheit, manche Fragen zu stellen, und das ist schon sehr viel.

Albert Gier



KNUD LAMBRECHT, *Topic, antitopic and verb agreement in non-standard French*, Amsterdam (John Benjamins) 1981, 113 p. (*Pragmatics & Beyond II: 6*).

La breve monografia di Lambrecht precisa e sviluppa alcuni degli aspetti più cruciali delle tendenze del francese non-standard (che si potrebbe anche chiamare, secondo l'autore, *colloquial standard French*) per quello che riguarda il funzionamento dei pronomi clitici come marche di accordo sul verbo e quindi l'instaurarsi di una duplice coniugazione. Un primo breve capitolo è dedicato alla delimitazione della nozione di francese non-standard in base ai tratti che la contrassegnano (eliminazione dell'inversione, *on* per *nous*, passato prossimo per passato remoto, erosioni fonetiche varie, *que* per *qui*, ecc.). Un secondo capitolo tratta appunto i clitici come marche di accordo; la conclusione fondamentale ne è che i clitici non mostrano alcune delle proprietà tipiche dei nomi, che ci si dovrebbe aspettare in base alla loro natura di pronomi: in effetti, essi hanno il valore di legare sintatticamente gruppi nominali e la struttura semantica fissa del verbo (di qui, la loro funzione essenziale, di segnare sul verbo il caso di gruppi nominali non recanti alcuna marca casuale esplicita; di qui, anche, la loro «debolezza» semantica).

Il terzo (e forse più interessante) capitolo analizza due tipi di accordo sul verbo, che l'autore chiama *Topic Agreement* e *Antitopic Agreement*. Il *topic* racchiude all'incirca i tipi di costruzione noti come dislocazione a sinistra, *Freies Thema* e simili, caratterizzati dalla presenza in posizione iniziale di frase di un gruppo nominale che è poi marcato sul verbo da un clitico; mentre l'*antitopic* corrisponderebbe alle costruzioni note come dislocazioni a destra, caratterizzate dalla presenza in posizione finale di frase di un gruppo nominale marcato sul verbo da un clitico. Ampio spazio è dedicato alle proprietà pragmatiche di entrambi i costrutti. Vi sarebbero dunque in «francese parlato moderno» due tipi fondamentali di struttura frasale, a seconda della presenza o dell'assenza dell'accordo col clitico sul verbo: la prima permetterebbe una codificazione della relazione *topic-comment* nella frase indipendente da quella soggetto-predicato. Nonostante non siano tenuti in considerazione i molti e importanti lavori della romanistica tedesca sul *français parlé*, e malgrado

qualche inesattezza qua e là (per es., il lavoro di Vattuone, 1975, sulla struttura tema-rema in genovese, cit. a p. 13, non è, ovviamente, sull'italiano parlato, come afferma l'autore), il contributo di Lambrecht non manca di fornire indicazioni intelligenti e sistematiche su un aspetto dell'evoluzione della sintassi del francese molto interessante.

Gaetano Berruto

